

11 JANVIER 1968

LA TÉLÉVISION par Jean-Paul Clébert et Michel Mourlet

Très inattendu est le sujet choisi (le jeudi 4 janvier) pour l'émission de A. de Sedouy et A. Harris, *Seize millions de jeunes* : l'avant-garde. Entendez celle de l'art. Il faut féliciter les auteurs d'avoir confié à J.-L. Bertucelli le soin d'aller filmer ces divers portraits de l'artiste jeune, montrant ainsi que les recherches des « nouveaux réalistes » et les démonstrations de la récente Biennale de Paris concernent bien ces seize millions de Français.

Devant eux et devant nous, Gamarra se livre à un jeu fascinant : il sculpte une femme nue, la peint, croit-on, en réalité la vêt d'une peau de plastique, puis décolle cette peau d'un seul morceau. De cette dépouille flasque, il fait une autre femme, qui se forme à nos yeux, gonflée d'air, baudruche élégante et un peu équivoque, comme ces poupées grandeur nature pour amateurs de célibat érotique.

Bernard Quentin gonfle d'autres formes, mais ce sont ballons, flottants et habitables. La séquence est moins bonne. On regrette de ne pas voir en détail les maquettes des projets de ville soufflée dont rêve cet architecte boschien et lucide.

AVANT-GARDE

Martial Raysse (cette émission réunissait les plus représentatifs des artistes de cette avant-garde) présente à l'intérieur de notre télévision un extraordinaire numéro de télévision. Film dont certaines images sont bouleversantes de nouveauté. Certains trouveront sans doute qu'il nage entre Dubuffet et la bande dessinée. Mais en tout cas, dans l'eau profonde de cet aquarium qu'est le petit écran, son autobaiser, ses visages de femmes se déformant comme amibes, ses bouches-protoplastes, ses langues et yeux vibratiles comme anémones de mer font un spectacle sidérant, baroque et pop-art, onirique et érotique. C'est l'Age d'or de Bunuel retrouvé. La télé se tait enfin devant cette vie qui palpète et s'émeut de son propre narcissisme. Vie pourtant animée par la

seule volonté de cet artiste qui se contente, dit-il, d'avoir des idées, de créer des prototypes de pensée. Que ne l'emploie-t-on pour les grands shows télévisés ! Averty lui-même devrait faire un rude effort pour n'être pas distancé.

Que dire par contre de la séquence consacrée au Living Theatre ? Bien que placées sous l'exergue d'Antonin Artaud, les images étaient bien peu convaincantes. Réduire le travail de Julien Beck, ce clown venu du futur, à ces cris de jungle n'était pas juste. Et faisait regretter une récente émission, beaucoup plus révélatrice.

Avec la danseuse Graziella Martinez, on recommence à se poser des questions. On se souvient d'abord de ce qu'a dit Charensol dans le précédent numéro des *Nouvelles Littéraires*, à propos du

Week-end de Godard : nos « artistes » font dans le « n'importe quoi ». Mieux, ils sont fascinés par cela. On fait ce qu'on a envie de faire, à l'instant. Mais cette improvisation peut prendre visage de liberté. Liberté obsessionnelle mais totale. Graziella revendique le délire. Et c'est une attitude raisonnable dans un monde trop cartésien. « Chaque artiste ne doit pas respirer dans son petit coin. » Elle a raison. Elle, elle respire dans une baignoire, de tout son corps, plus nue que dévêtue. Érotique encore, cette danse au seuil de la coquille d'émail. Nous sommes gâtés.

Mais l'important était moins dans le spectacle que dans le regard des spectateurs, des clientes du Prisunic où, baroque toujours, une veuve troublante promène dans son chariot une poupée vivante en caoutchouc et monstrueuse. Les gens sont indifférents. Ils croient à un truc publicitaire. Ou alors, ils posent sur cet instant de fête arrabalienne ce regard outré de femmes de ménage. Ils n'aiment pas qu'on veuille, comme Graziella, « s'éloigner de la réalité ».

J.-P. C.

Notre enquête sur l'art abstrait (IV)

LETTRES FRANÇAISES
5, Faubg Poissonnière-IX^e

10 JANVIER 1968

16 JANVIER 1968

Que l'on ne nous casse plus les pieds avec la Grèce ; c'est beau, d'accord, c'est le berceau de la civilisation, d'accord, mais nous sommes adultes et éprouvons le besoin de quitter notre enfance.

Les Romains ont imposé en Gaule leur art décadent, et ce, en étouffant l'art gaulois. Et pourtant, quelle différence ! L'art moderne a redécouvert toutes ces périodes « primitives » et a progressé en un temps relativement court jusqu'à l'abstraction totale.

Au XX^e siècle, les moyens techniques classiques de l'artiste sont perfectionnés de jour en jour. Notre civilisation mécanique apporte sans cesse des matériaux nouveaux (trop, même !).

L'homme change, il se métamorphose avec la vie trépidante des grandes cités (ô Sarcelles !), pourquoi l'artiste devrait-il, au sein de toutes ces mutations, rester un rétrograde ?

L'apport de l'art abstrait est considérable. Il suffit de regarder autour

de soi, l'architecture (pas Sarcelles !), l'urbanisme, la publicité, les modes d'information, les revues, le mobilier, les objets usuels, les gadgets, les automobiles, etc.

L'art abstrait ne peut avoir de fin prévue, puisque l'on ignore son commencement. Depuis l'origine, l'homme a la faculté de penser, de faire abstraction, cela mène loin.

Non, je ne pense pas que l'art abstrait soit près de mourir, et puis, par quoi le remplacer ?

Certainement pas par le pop-art et toutes ces modes passagères.

La Biennale de Paris, réservée à des « jeunes artistes » et représentant 2 pays, était faite, en majorité, de résidus divers et d'énormes gadgets.

Ces modes lasseront, mais Soulages, Tapiès et bien d'autres resteront, du moins je l'espère pour nous.

C. Poli,
peintre céramiste.